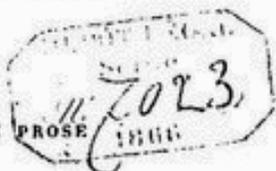


LES
DON JUAN
DE VILLAGE



COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE



PAR

GEORGE SAND ET MAURICE SAND



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES-ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1866

Tous droits réservés

Les Don Juan de village

George Sand



Michel Lévy frères, Paris, 1866

Exporté de Wikisource le 02/10/2017

PERSONNAGES

JEAN ROBIN, dit le Saccageur _____ MM. PAUL DESHAYES.
CADET-BLANCHON _____ SAINT-GERMAIN.
GERMINET _____ PARADE.
PIOTTON, garde champêtre _____ DELANNOY.
JORDY _____ COLSON.
GERVAISE _____ Mmes FRANCINE CELLIER.
LA GRAND JEANNE _____ LAMBQUIN.
MARIETTE _____ BLOCH.
TOINET _____ LAURENCE GRIVOT.
UNE PETITE MENDIANTE _____ ADÈLE GÉRARD.
JEUNES PAYSANS de la bande du Saccageux.

S'adresser, pour la mise en scène de la pièce, à M. A.
Vizentini, régisseur général du théâtre du Vaudeville.

LES DON JUAN DE VILLAGE

ACTE PREMIER.

Un carrefour de hameau. — À la droite du spectateur, le cabaret du père Germinet, maisonnette rustique, avec la porte en fuite au second plan, et une fenêtre de face, au premier plan, avec contrevent et balcon à hauteur d'appui. Plus au fond, le long de la maisonnette, un escalier de quelques marches monte à une tonnelle ombragée qui se perd derrière la maison. — À gauche, un mur rustique en mauvais état, avec une porte au premier plan. Derrière le mur, arbres et maison rustique plus importante que celle de Germinet. — Au fond, le village. — À droite, devant le cabaret, une table et des bancs ; à gauche, un tonneau vide et un tronc d'arbre servant de siège.

Scène PREMIÈRE.

GERMINET, PIOTTON, TOINET, qui va et vient.

PIOTTON, *fumant sa pipe, assis à une table devant une bouteille et un verre.*

C'est la véritable vérité, mon pauvre père Germinet, que ça va très-mal, depuis une emphase de temps, dans notre bourg et dans toute la paroisse.

GERMINET.

Garde champêtre, mon ami, je peux pas vous dire que ça va bien quand ça va pas bien, et faudrait pas me prier beaucoup pour me faire fermer mon cabaret.

PIOTTON.

C'est qu'il ne va plus que d'une aile, votre bouchon, du depuis que la bande aux saccageux s'est adonnée-z-à l'auberge de la Roulotte.

GERMINET, *avec mépris.*

Parce que la Roulotte est une femme sans cœur, une effrontée qui vend la bière et le café.

PIOTTON.

Et de la mauvaise liqueur, de la fausse cognac, un tas de couleurs qui fait mépriser le vrai petit vin du pays et la vieille eau de coing si souveraine à l'estomac.

TOINET, *touchant la bouteille.*

En souhaitez-vous encore une goutte, monsieur Piotton ?

PIOTTON.

Non, petit ! c'est assez d'une ; il ne faut point qu'un garde champêtre se pique le nez, surtout z'un jour de fête patronale. Heureusement, aujourd'hui, il n'y aura pas grand bruit dans nos murs ! Ces jeunes libertins ont été faire la conduite à leur camarade Pochet.

GERMINET.

Celui qui s'est vendu comme remplaçant ?

PIOTTON.

Et qui, au lieu de payer ses dettes avec l'argent de son bourgeois, a mangé le tout avec les autres bandits et les femmes d'inconséquence. (*Gervaise sort du cabaret.*)

GERMINET.

Oui, et à l'auberge de la Roulotte encore !

Scène II.

LES MÊMES, GERVAISE.

GERVAISE.

Vous vous plaignez toujours de la Roulotte, mon père. Tâchez plutôt de faire comme elle, et la pratique vous reviendra. Mais, si vous voulez renvoyer ceux qui aiment à rire et à chanter, il ne faut pas laisser le houx sur notre porte.

GERMINET.

Moi, je te dis que les joueurs de billard et les buveurs de café, c'est de la pratique que j'en donnerais pas deux sous ! Des vendus, des ivrognes, des suborneurs de jeunesse, les Pochet, les Cadet-Blanchon, et leur chef de file, le fameux Jean Robin, dit le Saccageux !

GERVAISE.

Pour les Pochet et les Cadet-Blanchon, je ne dis pas. Mais vous qui parlez, monsieur le garde, je vous croyais bien avec eux, et même avec Jean Robin.

PIOTTON.

Moi ?

TOINET.

Dame ! on vous a vu trinquer avec lui plus d'une fois, et pas plus loin que ce matin.

PIOTTON.

Mon Dieu ! c'est pour avoir la paix ! d'ailleurs, lui, c'est pas le pire de la bande !

GERMINET, *regardant sa fille.*

Faites excuse, garde, c'est le pire.

PIOTTON.

Vous dites bien, père Germinet, mais ça n'est pas le plus pire !

GERVAISE.

Le plus pire, comme vous dites, c'était Pochet le vendu ! mais le voilà parti, et à présent... peut-être que Jean Robin, par exemple...

GERMINET, *soupçonneux.*

Qué que tu dis de Jean Robin, toi ?

GERVAISE.

Moi ? Je... je n'en dis rien, mon père !

GERMINET.

Si fait !... tu penses que...

GERVAISE.

Je pense que, s'il n'était pas entraîné par la mauvaise compagnie...

GERMINET.

Tu sais pas ce que tu dis ; c'est lui qu'entraîne tous les autres, et Cadet-Blanchon n'est devenu mauvais sujet que depuis qu'il le fréquente !

PIOTTON.

Vous dites bien, père Germinet !

GERVAISE.

Mon Dieu ! vous, monsieur le garde, vous dites toujours comme le dernier qui parle

GERMINET, à sa fille.

Et toi, t'as l'air de vouloir défendre le Jean. Écoute ici, petite.

GERVAISE.

Quoi, mon père ?

GERMINET.

Est-ce que tu connais Jean Robin, toi ?

GERVAISE.

Dame ! je le connais... comme on connaît les autres gens de l'endroit.

GERMINET.

Bon ! mais tu sais que, depuis que t'es en âge de raisonnement, je t'ai défendu d'y parler, de lui répondre seulement une parole si il te parle, et de rester tant seulement une minute dans les endroits où il se trouve.

GERVAISE.

Oui, mon père, vous me l'avez défendu.

GERMINET.

Et t'as pas désobéi, je pense ?

GERVAISE.

Non, mon père.

GERMINET.

C'est que, vois-tu... si t'avais le malheur... je t'ai jamais frappée... je suis pas un homme emporté ; mais, pour une chose comme ça, je crois bien que je te casserais un pichet sur la tête.

TOINET.

Oh ! papa !

GERMINET

Et toi, petit, je te défends de jamais suivre la bande aux saccageux dans les rues et su' les chemins, comme font les aut's gas, ou, sinon, gare les oreilles.

PIOTTON.

Soyez donc pacifique et modéré, père Germinet. Vos enfants sont sages et bien élevés, surtout le jeune homme, et surtout la demoiselle. Et, là-dessus, je vas donner un coup de pied z'à la place ousque la fête est déjà-z-entamée.

GERVAISE.

Vous me permettrez bien d'aller un peu danser, mon père ?

GERMINET.

Danser ?... Et m'aider, moi ?... Il peut me venir du monde, aujourd'hui l'assemblée !

TOINET.

Moi, je vous aiderai, papa ; laissez-la s'amuser un peu, ma sœur !

GERVAISE.

Rien qu'une contredanse ou deux ?

GERMINET, *bas, au garde.*

Vous êtes sûr que les saccageux y sont pas, à la danse ?

PIOTTON.

Je vous en délivre mon certificat. Ils sont tous partis au petit jour.

GERMINET.

Eh bien, une contredanse, pas pus, et tu reviendras. (*Il entre dans le cabaret.*)

GERVAISE.

Ah ! merci, mon père. (*À part.*) Il sera peut-être revenu !

PIOTTON.

Mêmemment que, si c'était un effet de votre complaisance, mamselle Gervaise, je vous offrirais ma compagnie et ma protection.

GERVAISE.

Je veux bien, monsieur le garde.

PIOTTON.

Pour lorse, je va-t-à mon logis prendre ma pique, et je reviens vous chercher. *Il sort.*)

Scène III.

GERVAISE, TOINET.

TOINET.

Dis donc, pourquoi est-i' fâché comme ça, papa, quand il te parle de Jean Robin ?

GERVAISE.

Est-ce que je sais !

TOINET.

Il n'est pourtant pas méchant, Jean Robin !

GERVAISE.

N'est-ce pas qu'il a un très-bon cœur ?

TOINET.

Dame, oui ! quand il me rencontre, il me rit toujours et il

m'appelle. « Viens là, mon gamin ! qu'il me dit : comment qu'on se porte chez vous à ce matin ? Et toi, es-tu bien sage ? Aimes-tu bien ta sœur ? » Et moi, tu penses si je réponds : « Oui bien. » Alors, il me tape sur la tête, pas fort ! et, si il est en train de goûter avec ses camarades, il me fourre des galettes et des macarons plein mes poches, et, si c'est à la foire, il m'achète des billes, des osselets, des dominos, toute sorte de jeux pour m'amuser.

GERVAISE.

Eh bien, puisqu'il t'aime tant que ça, as-tu pensé que c'était aujourd'hui la Saint-Jean ?

TOINET.

Sa fête ? Pardi ! tu m'y as fait penser hier soir ; même ment que tu m'as conseillé de lui cueillir un bouquet de notre jardin.

GERVAISE.

Non ! c'était ton idée, à toi !

TOINET.

Peut-être bien ; mais, sans toi, je l'aurais bien oublié.

GERVAISE.

Est-ce que tu as pensé à le lui porter... ce matin ?

TOINET.

Bien sûr que j'y ai pensé, mais je l'ai pas trouvé chez lui.

GERVAISE.

Ah ! il était déjà parti pour faire la conduite ?

TOINET.

Oui ; mais y avait Cadet-Blanchon qu'était en retard comme toujours, et qu'a pris mon bouquet pour lui donner.

GERVAISE.

Et tu crois qu'il y pensera ?

TOINET.

Il m'a bien promis !

GERVAISE.

Est-ce que tu avais mis un ruban à ton bouquet ?

TOINET.

Oui, le ruban que tu m'as donné pour lier mes fleurs.

GERVAISE.

Pourvu que Blanchon n'aille pas crier tout haut que ça vient de chez nous !

TOINET.

Oh ! Cadet-Blanchon sait bien qu'il ne faut pas dire que nous sommes amis, le Jean et moi, parce que papa ne veut pas que je coure où on s'amuse. Mais, dis donc, tu ne lui parles pas, toi, à Jean Robin ?

GERVAISE.

Oh ! non !

TOINET.

Il ne faut pas, vois-tu !... parce que papa... il n'est pas méchant, mais il avait l'air bien en colère tout à l'heure, je sais pas pourquoi !

GERVAISE.

Sois donc tranquille... Mais, qu'est-ce qui fait donc du bruit comme ça du côté de la place ?

TOINET.

C'est peut-être des meneux d'ours ! Je vas voir un peu ! (*Il sort en courant.*)

GERVAISE.

Oh ! ce n'est pas ça ! c'est lui qui revient. Il a reçu le ruban, il a compris...

Scène IV.

GERVAISE, PIOTTON, avec sa pique ; puis GERMINET.

GERVAISE, *agitée.*

Eh bien, partons-nous, monsieur le garde ? Voilà la fête qui commence.

PIOTTON.

Oh ! ça, c'est la bande aux saccageux qui rentre au village. Adieu la danse, mademoiselle Gervaise !

GERVAISE, *lui prenant le bras.*

Emmenez-moi tout de suite.

GERMINET.

Minute ! v'là des vacarmes que je connais ! Oh ! oh ! c'est la mauvaise bande ! Gervaise ! à la maison tout de suite ! Et où donc ce qu'il y a le petit ? Toinet ! Toinet ! Eh bien, ils viennent par ici, ces enragés ? (*À Gervaise.*) Va dans ta chambre, et vite ! À qui que je parle ? — Où donc qu'ils vont ? (*Gervaise rentre, Germinet pousse le contrevent.*)

PIOTTON.

Ma foi, Germinet, on dirait qu'ils viennent boire chez vous.

GERMINET.

J'ai pas besoin d'eux ; ça porte plus de nuisance que de profit, ces mondes-là !

Scène V.

LES MÊMES, JEAN ROBIN, CADET-BLANCHON, portant TOINET en triomphe ; JORDY et UNE DOUZAINÉ D'AUTRES.

JEAN, *le bouquet de Gervaise à la boutonnière.*

Assez chanté, la musique ! assez crié, les amis, nous y voilà. Je vas commander le repas, c'est moi qui régale à l'auberge du père Germinet.

TOUS, *criant.*

Oui ! oui ! c'est ça, à l'auberge de Germinet !

GERMINET.